



PAUL-CHRISTIAN
DEROO

Des bleus
aux jambes

ROMAN

RECTO
VERSO

Des bleus
aux jambes

Édition: Pascale Morin
Infographie: Chantal Landry
Révision: Sylvie Massariol
Correction: Odile Dallaserra
et Sabine Cerboni

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF:

Pour le Canada et les États-Unis:
MESSAGERIES ADP inc.*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur: 450-674-6237
Internet: www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

02-15

© 2015, Recto-Verso, éditeur
Charron Éditeur inc.,
une société de Québecor Média

Charron Éditeur inc.
1055, boul. René-Lévesque Est, bureau 205
Montréal, Québec, H2L 4S5
Téléphone: 514-523-1182

Tous droits réservés

Dépôt légal: 2015
Bibliothèque et Archives nationales
du Québec

ISBN 978-2-924381-11-3

Gouvernement du Québec
– Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion
SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de
la Société de développement des
entreprises culturelles du Québec
pour son programme d'édition.

Nous reconnaissons l'aide
financière du gouvernement du
Canada par l'entremise du Fonds
du livre du Canada pour nos
activités d'édition.

PAUL-CHRISTIAN
DEROO

Des bleus
aux jambes

ROMAN

RECTO
VERSC 

À mes parents,
qui m'ont inspiré et servi de référence
pour écrire cette histoire.

À Guy Godin, qui,
dès *Conquistador*, y a cru...

PREMIÈRE PARTIE

L'évacuation

1

Nous sommes un vendredi du mois de mai 1940 à Tourcoing, dans le Pas-de-Calais, et Françoise cherche son chapeau de première communion. Son chapeau de paille blanc avec une tige de muguet synthétique sur le devant. La tête plongée dans une grande malle fourretout, elle enrage de ne pas mettre la main dessus. Elle est pourtant certaine que c'est là qu'elle l'a rangé la dernière fois, après ce dimanche inoubliable où, vêtue comme une princesse, elle a eu le droit de goûter à l'hostie, en remerciant Dieu les mains jointes et en le priant d'expier tous ses péchés.

Enfin pour la forme, parce que ce sont les bonnes sœurs qui lui ont demandé de le faire. Dans le fond, elle s'en fout royalement de toutes ces bigoteries. La belle robe blanche lui donnait l'air d'une jeune mariée d'accord, mais pour les mains jointes, le recueillement et les conneries de péchés, on repassera. Surtout qu'à deux bancs devant elle, juste dans son

champ de vision, sapé lui aussi comme un jeune marié, le brassard blanc serrant dignement son bras, il y avait Fernand, le fils du pontier responsable au canal du Blanc Seau, qui lui décochait des petits sourires intéressés. Françoise se rappelle cette douce journée en mettant enfin la main sur son foutu chapeau.

Au même moment, à distance de marche de chez elle, une locomotive traînant des wagons à bestiaux sans fin entre en gare et s'arrête dans un grincement de roues menaçant. Même s'ils ont été vidés depuis quelques jours, la forte odeur de bêtes qui émane des compartiments ainsi que les coulées de bouses de vaches séchées qui tapissent le plancher et les murs ne rendent pas les wagons très invitants. Pourtant, après un bref coup de balai et quelques ballots de foin disposés ici et là, ils pourront recevoir des passagers. Des tas de passagers. À la guerre comme à la guerre.

Son miroir lui renvoie l'image d'une fillette fière du haut de ses onze ans. Sans être grosse, Françoise est une jeune fille solide. Des cheveux bruns légèrement ondulés tombent sur ses épaules. Des yeux intelligents, marron, brillent comme des billes dans son visage au teint laiteux. Les lèvres plutôt minces laissent apparaître, quand elles s'ouvrent, des dents saines et bien droites.

Françoise doit se dépêcher, se magner le popotin, comme dit son père Rolland. Aujourd'hui est une journée bien spéciale. Ce vendredi midi représente le point culminant d'une semaine qui a été stressante et angoissante. Toute la ville a vécu un remue-ménage

extraordinaire, une effervescence palpable, une inquiétude comme jamais auparavant.

Depuis quelques mois déjà, à cause des menaces grandissantes, la vie de tous les jours n'est plus la même à Lille, à Roubaix ou à Tourcoing. On a installé des sirènes au sommet de certains édifices publics, on a fait le recensement des caves qui pourraient offrir un abri au besoin, on a organisé des postes de secours, on a même, à quelques endroits, creusé des tranchées. C'était ce qu'ils appelaient la défense passive.

Sans avoir tout bien compris, Françoise savait jusqu'à aujourd'hui que, quelle que soit la tournure des événements, la France était bien protégée par la ligne Maginot et ses pays voisins, la Belgique et les Pays-Bas, qui restaient neutres. Mais voilà qu'en quelques heures seulement, tout ça ne tenait plus. La fameuse ligne Maginot et la neutralité venaient de foutre le camp.

Les nouvelles se sont bousculées à une vitesse folle. On pouvait lire la crainte sur le visage des adultes. À l'école aussi, ce qui semblait une menace bien lointaine s'était métamorphosé en réalité. On venait de mettre à exécution le plan B, soit la distribution des masques à gaz, ce qui n'a rien eu de réjouissant. Les plus âgés se souvenaient que l'ypérite, communément appelée le gaz moutarde, avait été utilisée durant la guerre de 14-18 et qu'il ne fallait courir aucun risque. Tous les élèves se sont retrouvés dans la grande salle où, habituellement, ils assistaient à des spectacles, mais l'atmosphère était bien différente et tellement plus lourde.

Les professeurs ont montré aux étudiants des boîtes de fer-blanc, ils leur ont expliqué que c'étaient des masques à gaz et comment ils devaient les mettre en bandoulière pour les transporter. Ils leur ont aussi montré comment les enfiler et bien les ajuster hermétiquement sur le nez pour éviter que l'air ne pénètre. Françoise se souviendra toute sa vie de cette drôle d'odeur de réglisse et de caoutchouc qu'il y avait dans ces masques. Il ne faisait maintenant plus de doute : les « Boches » allaient envahir la France.

En descendant l'escalier, Françoise retrouve son père à la cuisine dans son uniforme de douanier, le képi de guingois. Les coudes sur la table, un litron de vin rouge presque vide devant lui, il a les yeux vitreux, la tête ailleurs. À voir son visage aussi défait, Françoise ne voudrait pas être dans cet ailleurs avec lui. Sa mère Estelle, dans la véranda, enroule autour de la barre du vélo de Rolland le couvre-lit tout neuf qu'elle vient d'acheter. Simone, sa petite sœur âgée de cinq ans, écrase des escargots dans le jardin avec une brique. Simone, qui n'a rien d'une gentille petite fille. Simone, qui se comporte comme un garçon, toujours prête à se rouler dans le premier trou de boue, à se salir juste pour le plaisir. Simone, qui est débrouillarde comme pas une et qui déteste que sa mère lui fasse porter des robes.

Tandis qu'Estelle verrouille la porte, Françoise est surprise de voir que toute la rue d'Angers se vide en même temps. Dans une harmonie déroutante, tous les voisins se retrouvent sur le trottoir. Les Whisbarre, les Depreux, les DePrince, ils sont tous en train de

quitter leur maison avec ce qu'ils ont pu ramasser comme bagages. Et c'est comme ça jusqu'au bout de la rue, jusqu'où les yeux de Françoise lui permettent de voir. Une vraie catastrophe.

La famille de Françoise doit aller rejoindre les Rousseau. Il a été entendu entre le papa de Françoise et Gérard, qui est aussi douanier, qu'ils partiraient ensemble. Quand ils ont quitté leur poste un peu avant midi, ils ont senti qu'ils auraient besoin de s'épauler l'un l'autre. Qu'ils seraient mieux à deux pour évacuer leurs familles.

Une longue parade triste. Un lamentable cortège de gens qui vont la tête basse. Le défilé des vaincus.

En femme forte, tant par son impressionnant physique que par sa détermination, Estelle a donné à chacun une tâche. Elle porterait les deux grands cabas, qu'elle a remplis de quelques vêtements de rechange, de deux paquets de biscuits, de café, de chicorée et de tablettes de chocolat. Rolland, qui en avait déjà plein les bras à gérer sa trouille, n'aura qu'à pousser sa bicyclette en faisant attention pour que le couvre-lit ne se prenne pas dans les rayons des roues. Françoise devra surveiller sa petite sœur et trimbaler les masques à gaz qui lui martèlent les genoux et lui font déjà des bleus.

Pour la famille de Françoise et les Rousseau, c'est direction la gare, où un train les attend pour les conduire jusqu'à Dunkerque. De Dunkerque, ils tâcheront de rejoindre l'Angleterre, d'atteindre une liberté provisoire, jusqu'à ce que ça se tasse un peu.

Françoise se retrouve spectatrice. Soit par moyen de défense, soit par insouciance, on dirait que

tout ce chambardement ne la concerne plus. Que cette évacuation est trop irréaliste, trop inimaginable, trop cruelle. Alors elle fuit. Ses pas suivent la cadence, mais la tête n'y est plus. Ses genoux reçoivent toujours les coups douloureux des masques à gaz, mais elle ne les sent plus. La tête plus forte que le corps.

Elle respire un bon coup, presque heureuse de vivre ce moment qu'elle considère comme unique. Dans le fond incomparable, irremplaçable. L'aventure en quelque sorte. Qu'y a-t-il de plus fabuleux pour une gamine de onze ans que l'aventure ? L'aventure en toute sécurité avec papa et maman.

Maintenant, Françoise sourit. Elle sourit tristement de voir sa mère si alerte et son père si abattu. Son père qui a pris dix ans dans les dernières heures. Ses grosses chaussures cloutées qui traînent sur les pavés luisants, son dos voûté et tout son corps dévasté qui suit difficilement le rythme en tirant son vélo. La mine déconfite. Une gueule d'enterrement.

Alors que sa mère, c'est tout le contraire. Le vrai coq français qui trône fièrement au-dessus de cette basse-cour, ce tumulte, cette « anarchie synchronisée ». La tête bien droite, frondeuse, les cheveux gris brillant effrontément sous le soleil de mai. Une allure de gendarme qui contrôle bien la circulation, la situation, avec un air de dire : « Qu'ils y viennent juste voir, qu'ils tentent de se frotter à moi, qu'ils osent venir perturber mes enfants, leur faire peur avec leurs uniformes vert-de-gris et leurs casques ridicules qui ont l'air de pots de chambre ! Je vais leur botter le cul, moi, à ces guignols ! »

Et cette petite main potelée qui sert en toute confiance la sienne, ces jambes dépassant de la jupe écossaise qui vont à toute vitesse, c'est sa sœur Simone, sa poupée vivante, la petite dernière, la surprise qui s'est pointé le nez alors qu'Estelle venait de fêter ses quarante ans. Françoise s'en est toujours occupée comme si c'était son propre rejeton parce que sa mère avait d'autres choses à faire. C'est même elle qui a trouvé son prénom. À quarante ans, Estelle n'avait plus le goût de se replonger les deux mains dans les langes et de faire des guili-guili à une petite boule de chair qui rote et régurgite.

* * *

Les deux familles se sont donné rendez-vous place de la Marlière, là où on allait manger des frites piccalilli le dimanche après-midi. Là où son père aimait bien boire une petite bière fraîche en regardant ses enfants se dégourdir les jambes avec les autres marmots, tandis qu'Estelle en profitait pour papoter avec les commères du quartier.

La baraque à frites est placardée, la place de la Marlière, habituellement si invitante et animée, est triste et grise. Au milieu de la horde des fugitifs, les Rousseau sont bien au rendez-vous. Le grand Gérard avec sa femme Joséphine et leur garçon «Ti-Louis». Gérard, trop maigre dans son habit du dimanche, complet noir et chemise blanche, les bras ballants, le crâne dégarni, les rares cheveux gras plaqués sur les côtés de la tête, la moustache broussailleuse qui tombe

sur des dents aussi brunes que l'eau qui coule dans le caniveau. Joséphine, femme chétive qui porte de petites lunettes de corne qui la font loucher quand elle les enlève. Joséphine, plutôt mignonne, qui tient au bout d'une laisse Ti-Louis « qui ne fait que des conneries si on ne le surveille pas ». Gérard et Joséphine n'ont pas voulu prendre de risque et ont préféré passer un harnais sous les aisselles de leur enfant pour éviter de le perdre dans la foule.

La boule à zéro sous son béret basque, les oreilles décollées, le teint gris comme le trottoir, Ti-Louis a cinq ans, le même âge que Simone. Des complications à la naissance l'ont laissé avec un retard mental. Manque d'oxygène à ce qu'on dit. Ti-Louis a un petit grain, il fait toujours beau dans sa tête. Plutôt sympathique, il parle à tout le monde. Enfin, il allonge des phrases bien souvent incompréhensibles. Il s'exprime dans un dialecte bien à lui, où les consonnes et les voyelles sont toutes mélangées. La seule phrase qu'il balance à tout moment et qu'on arrive à déchiffrer c'est « trois ti coups touillés ».

Ti-Louis est sensible et fragile, il a toute l'innocence de l'oisillon tombé du nid, la confiance aveugle d'un être pur. Le mal n'existe pas pour lui. Ce qu'il aime par-dessus tout, c'est jouer tout seul, se faire chanter des chansons douces, se coller la tête sur le ventre de son papa pour bien sentir son odeur et l'entendre respirer. Ti-Louis aime bien aussi le pâté de foie, surtout parce qu'il ne peut pas en manger, car ça lui donne de l'urticaire, et que c'est devenu comme un jeu entre lui et son père. Gérard, complice de son

rejeton, lui demande souvent, surtout quand il y a un public :

— Qu'est-ce que tu veux manger, mon Ti-Louis ?

Ti-Louis répond chaque fois comme un perroquet docile :

— Du pâté d'fo...

Et son père de répliquer en colorant sa phrase du patois original du nord de la France, le « ch'ti » :

— Te peux nin mainger de l'pâté fo min garçon, te vas faire d'lurticaire...

Et Ti-Louis rit de toutes ses dents en se tapant les cuisses, les yeux brillants de plaisir. Et son père rit avec lui, en lui décochant ce clin d'œil que son fils attend pour que la blague soit complète. Et Joséphine, exaspérée, demande à son couillon de mari d'arrêter de se donner en spectacle.

* * *

Le temps que les hommes se roulent une cigarette de tabac gris, c'est maintenant à sept qu'ils reprennent la route pour parcourir les quelques mètres qu'il leur reste à franchir avant la gare. Françoise a convaincu les parents de Ti-Louis de lui retirer son « attelage », qu'il n'y a pas de souci, qu'elle en prendra bien soin. Elle marche maintenant avec un enfant à chaque main. La menotte dodue de sa frangine à droite et la main sèche et froide de Ti-Louis à gauche. Comme une vraie petite maman.

La chaleur est étouffante et le soleil plombe à en faire mal aux yeux. L'entrée de la gare est noire de

toute cette populace qui fuit. Comme des fourmis. Françoise est bien contente d'être protégée par son chapeau de communion, qu'elle a absolument voulu apporter. D'abord par coquetterie, mais aussi et surtout par besoin d'avoir avec elle quelque chose de précieux, d'unique, pour se rassurer, pour ne pas laisser tout derrière.

Le désordre le plus complet, une véritable cacophonie. Des gens qui s'énervent, qui crient, qui s'en-gueulent, qui se menacent. Des gens qui, tout à coup, ne sont plus des voisins, des connaissances, des commerçants accueillants, mais des prédateurs. Chacun lutte pour sa peau. L'instinct de survie. Chaque centimètre carré est débattu férocement. On se bouscule vers les tables de distribution des wagons en craignant qu'il n'y ait pas assez de place pour tout le monde. Et tout ça dans des odeurs de tabac et de sueur qui tombent sur le cœur.

Françoise aimerait bien retourner chez elle. Elle vient de se rappeler que, dans l'énervement du départ, elle a oublié son chat, son vieux matou qui n'était pas rentré de la nuit. Fataliste, elle comprend qu'elle n'aurait pas pu l'amener avec elle, mais elle aurait au moins aimé lui dire au revoir en le caressant une dernière fois. Plus que pour son chat, Françoise aimerait bien faire marche arrière parce que la peur, jusqu'à présent inexistante, vient de se manifester en lui tenaillant le bas du ventre.

Ils ont été assignés au troisième train qui quittera la gare. On leur conseille d'être attentifs: le départ leur sera annoncé par les haut-parleurs au-dessus de la

guérite où ils devront montrer leur billet. Rassurés de savoir qu'ils vont partir, tous les sept se frayent un chemin dans la salle des pas perdus en essayant de trouver un endroit plus calme pour casser la croûte. Ils vont se partager des tartines de camembert que Joséphine a préparées pour le voyage.

2

C'est le silence qui a réveillé Fernand. Le manque de bruits familiers. Ce matin, le pont métallique derrière la maison que son père doit faire pivoter pour laisser passer les chalands ne tourne pas. La voie de halage qui doit tracter les péniches jusqu'à la ville est aussi abandonnée, parce que, ce matin, il n'y a pas de bateau.

Une ville soudainement trop calme. Le calme avant la tempête, qu'il se dit inconsciemment. Il n'entend que le tic-tac de son réveil, les pas de sa mère dans la cuisine et les battements de son cœur sous la veste de son pyjama. Cette paix soudaine contraste tellement avec l'effervescence des derniers jours que Fernand ne sait plus trop quoi en penser.

En regardant par la fenêtre, il voit son père Henri qui tourne en rond dans le jardin. Un grand bonhomme dans son bleu de travail, les mains dans les poches de son « toujours » même pantalon en velours côtelé, une cigarette accrochée aux lèvres, la casquette

repoussée sur le derrière de la tête. Son père qui a, comme dit sa mère, une vraie tête de mule. Henri ne perd pas son temps avec d'interminables discussions quand il prend l'apéro au café Jules Verne. Il préfère mettre fin aux débats en donnant un coup de poing sur la table, avant de quitter les lieux en traitant tout le monde d'imbécile. Henri est hargneux. Ses copains disent que c'est une grande gueule.

Après avoir pesé le pour et le contre, après avoir évalué à sa manière la situation, Henri a décidé, sans consulter personne, que sa famille ne quitterait pas le Blanc Seau. Il ne voyait pas quel intérêt pouvait avoir ce quartier de Tourcoing pour les Allemands.

— Ils n'ont rien à foutre ici ! De toute façon, ça prend quelqu'un pour faire tourner le pont au besoin, et il n'y a que moi pour le faire.

C'est donc avec son père, sa mère, sa sœur et son frère aîné que Fernand a assisté au départ de ses voisins. Sur le trottoir, alignés devant leur petite maison, ils ont salué les gens qui fuyaient. À pied ou à vélo pour la plupart, transportant de lourds bagages, des enfants assis dans des brouettes, d'autres tirant des baladeuses, ces charrettes en bois montées sur de grandes roues. Les plus fortunés, les propriétaires d'usine, essayaient de circuler en automobile en klaxonnant à travers cette débâcle.

C'est comme ça que la famille de Fernand s'est retrouvée du jour au lendemain presque toute seule dans la ville. Les dernières nouvelles donnaient froid dans le dos. À Lille, il ne restait qu'environ 20 000 habitants sur 200 000 ; à Roubaix, 15 000 sur

122 000; et ici, à Tourcoing, à peine 7000 sur plus de 80 000.

En passant devant la maison, monsieur Firmin avait laissé les clés du bistro au père de Fernand en lui demandant s'il voulait bien aller y jeter un coup d'œil de temps en temps. Madame Blanche avait fait la même chose pour sa boulangerie et monsieur Antoine, pour la teinturerie.

Henri s'était tourné vers ses enfants et avait fait le partage en donnant des consignes précises. Brigitte, qui allait bientôt avoir seize ans, avait eu les clés du bistro. Son père lui avait demandé de garder l'établissement ouvert, d'être rigoureuse avec le peu de clients qui allaient encore le fréquenter, et que tout l'argent recueilli devrait être remis à monsieur Firmin quand il reviendrait. Raymond, le frère aîné de Fernand, s'était vu confier la boulangerie, le temps d'épuiser l'inventaire des quelques produits d'épicerie qu'on y trouvait. Il devrait aussi vendre les stocks de farine. Une fois toute la marchandise épuisée, il pourrait fermer boutique en attendant le retour de la propriétaire. Pour la teinturerie, Henri avait jeté les clés dans le fond d'un grand vase sur le bahut de la cuisine. En cette période de conflit, les gens n'auraient pas la tête, et certainement pas les moyens, de faire nettoyer leurs vêtements.

— Et toi, Fernand, tu donneras un coup de main à ta sœur et à ton frère. Et surtout, pas de conneries!

La vie venait de prendre une étrange tournure. L'arrivée des Allemands allait durement hypothéquer

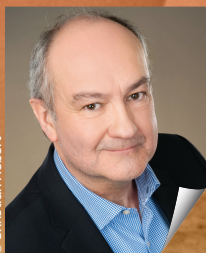
le calme sécurisant et routinier de la ville. En même temps, Fernand réalisait qu'un vent de liberté soufflait sur ses douze ans. Une ville pratiquement déserte serait dorénavant son terrain de jeu. Son père, distrait par tout ce chambardement, relâcherait la discipline à la maison. Et surtout, l'année scolaire venait de se terminer d'un coup sec.

Fernand a de bonnes jambes, c'est un petit garçon râblé avec des muscles solides. Il n'est pas très grand, mais il ne laisse pas sa place quand il fait du sport. Qu'on lui parle de football, de bicyclette ou de sports de raquettes, il y trouve son compte et se démarque facilement pour faire immanquablement partie des meilleurs. À l'école, quand un sport d'équipe s'organise, il est régulièrement choisi parmi les premiers joueurs. C'est même souvent lui que l'on nomme comme capitaine. Mais ce qui le branche le plus, c'est l'eau. La natation. Les baignades dans les eaux boueuses du canal du Blanc Seau. Les plongeurs du haut du pont à en faire mourir sa mère de peur, à faire gueuler son père de rage parce que c'est lui-même qui a installé la pancarte « baignade interdite » sur un des piliers.

De petits nuages blancs s'étirent paresseusement dans un ciel bleu comme on en voit rarement ici, dans le nord de la France. L'eau du canal clapote tout doucement contre le remblai de pierre au fond du jardin. Une douce chaleur flotte dans l'air. Les oiseaux dans les arbres célèbrent le printemps, témoins insouciantes de la misère des hommes. Le beau temps enveloppe le mois de mai, rend le paysage photogénique.

Mai 1940. Dans une ville du nord de la France, Françoise doit tout abandonner pour suivre ses parents. Ils fuient les Allemands qui approchent. Entassés dans des wagons à bestiaux, ils espèrent gagner l'Angleterre. Ils devront pourtant rebrousser chemin. À l'autre bout de la ville, parce que son père en a décidé autrement, Fernand se retrouve presque seul à errer dans les rues abandonnées de Tourcoing, à silonner sur son vélo le chemin de halage qui longe le canal. Fernand sera témoin de l'exode des Français et de l'arrivée des Allemands. Dès lors, s'étireront des années de disette où tous devront faire preuve de courage et d'imagination, des années de rendez-vous manqués entre Françoise et Fernand...

Inspiré d'un fait vécu, *Des bleus aux jambes* n'est certainement pas un roman historique, mais c'est assurément une belle histoire, une très belle histoire d'amour.



© Christian Hébert

PAUL-CHRISTIAN DEROO est né à Sainte-Anne-de-Bellevue. Passionné de littérature, il a pourtant fait des études en administration et occupe actuellement un poste de directeur de comptes. Rattrapé par son amour des mots, il consacre son temps libre à l'écriture. Après *Conquistador*, il nous offre ici son second roman.

Le Livre
Groupe
Québecor Média

